

Sortilèges, larsens et polyphonies

Magnolia Sans Black c. 51/48
& Black italic c. 36/36 © Quentin Margat

Les arcanes de la page active

L'un de mes souvenirs les plus vifs de jeune lectrice, reste la découverte éblouie des poèmes de Blaise Cendrars, ou plus spécifiquement de ses [Feuilles de route](#), entamées en 1924 à bord du *Formose*, le paquebot qui l'emmène alors vers le Brésil. Après une douloureuse période de déroute littéraire et un échec cinématographique, cette traversée marque pour lui une véritable renaissance: Cendrars s'y révèle infiniment proluxe, tout en ne laissant rien paraître d'un quelconque enjeu littéraire.

À bord de sa cabine il écrit sans relâche, mais dans le même temps il est partout présent: sur le pont face aux éléments, à table avec le commandant, faisant la planche dans la piscine, à quai au milieu des klaxons comme des araucarias, ou sur la route en compagnie de jolies femmes. Il s'émerveille de tout, et tandis qu'il continue à observer la vie avec un sourire en coin, le monde entier (titre d'ailleurs de l'un de ses recueils) vient s'inscrire — foisonnant — sur les feuillets de sa machine à écrire.

Quelque 70 ans plus tard, alors que je les parcours pour la première fois dans l'édition de poche Poésie Gallimard, c'est une révolution qui s'opère: les mots que je croyais bien contenus sur la page viennent de se réveiller en fanfare. Voilà les drapeaux de texte qui ondulent et claquent soudain au vent, puis dans le tintement rythmé d'un chariot mécanique, c'est le *Formose* tout entier qui débarque sans prévenir dans ma chambre.

C'est donc ça la poésie, c'est donc ça la vie!

Ah merci Monsieur Cendrars!

Vingt ans après, tandis que je me replonge dans ces feuillets, le sortilège semble toujours à l'œuvre. C'est qu'on ne peut pas comme ça faire rentrer le monde vivant dans un livre, le refermer tranquillement et faire comme si de rien n'était. Non. Le propre de l'activation de la page (qu'on pense au sens chimique du terme), c'est de perdurer bien au-delà du temps de l'écriture et bien au-delà du temps de la lecture: quelque chose

va continuer à vivre et à grouiller là, entre les lignes, dans les plis de l'ouvrage ou derrière les faisceaux de l'écran.

§

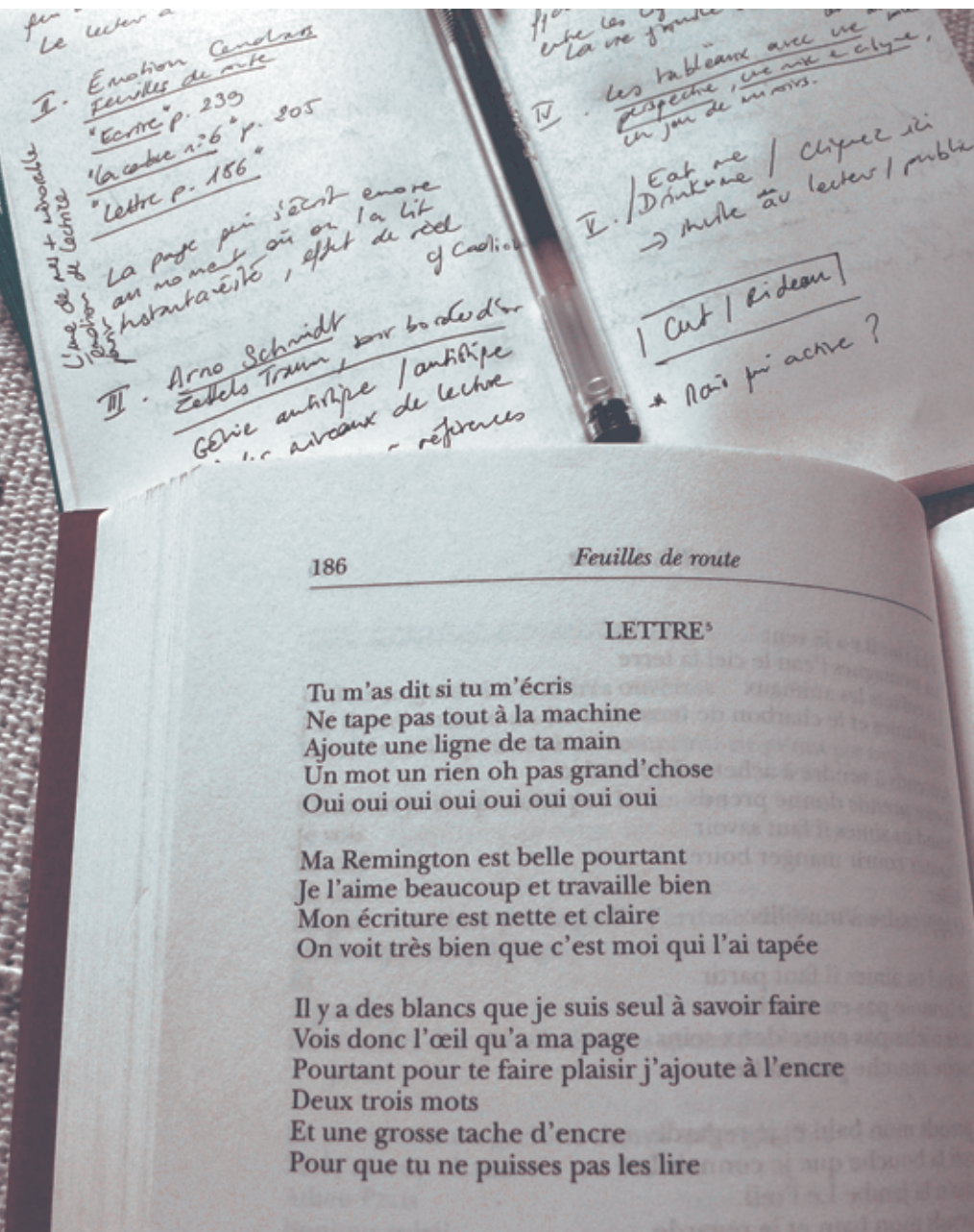
Dans sa quête de vérité, le créateur poursuit toujours, je crois, un double désir: s'imprégner de son sujet jusqu'à se confondre avec celui-ci sur la page, et «traverser» du même coup cette page, pour toucher chez son public une corde sensible. De son côté, le lecteur exigeant ne cherche pas autre chose lui non plus que d'être intimement remué par une œuvre.

Oui mais comment s'y prendre? Car en réalité, lorsque vous vous approchez trop près de votre sujet, de même que lorsque vous franchissez les limites de la page pour pénétrer dans la sphère intime de votre public, vous risquez fort de vous heurter à un phénomène physique généralement redouté. Ce qu'il advient, quand on positionne un récepteur trop près d'un émetteur, tout le monde l'a déjà expérimenté: c'est un effet larsen, la mise en boucle du signal jusqu'à sa saturation complète, insoutenable autant pour l'ouïe que pour le matériel utilisé.

L'image peut paraître excessive, mais si je reviens à mes souvenirs de lectrice, je revois des textes trop «forts» comme cela que j'ai dû laisser maintes fois de côté au cours de leur lecture, tant ils touchaient juste, comme épuisée par leur puissance d'évocation. Parallèlement, il reste impossible pour moi d'imaginer leurs auteurs sortir totalement indemnes de leur face à face avec la page, de leur progression au corps à corps à travers les écueils de la langue.

Ce qui reste de ces lectures-là, est-ce encore un souvenir de lecture? Peut-on objectivement le mettre en mots pour le partager? Après tout c'est un livre... Mais non, justement, ce qui reste de ces lectures est tout sauf un contenu objectif, une histoire à raconter.

L'activation de la page est parfois à ce prix, d'une jouissance qui vous terrasse.



C'est une expérience qui vient vous toucher dans votre être le plus intime et vous laisse sans voix.

J'ai lu comme ça quand j'avais vingt ans un roman d'une force inouïe. Je revenais d'une année d'échange en Angleterre et je m'étais laissée séduire par la couverture et les commentaires dithyrambiques de la presse. Le livre s'appelait *Fugitive pieces*, d'Anne Michaels (une auteure canadienne qui avait surtout publié des poèmes jusque-là). Pourtant, si je voulais aujourd'hui en résumer l'intrigue, je serais bien en peine. Il y était question d'un enfant qui voyait ses parents disparaître devant lui pendant la guerre... Dans quel pays déjà? La Pologne, les Balkans? C'était l'histoire de ce garçon, l'histoire de la construction d'un homme à travers ses souvenirs d'enfant, l'histoire d'une rédemption personnelle et universelle en même temps.

Des événements particuliers du récit, il ne me reste pour ainsi dire rien. Mais je me revois par contre me lever plusieurs fois précipitamment de mon canapé, en proie à une agitation physique intense: il me semblait que si je ne m'interrompais pas régulièrement dans ma lecture, alors la densité des mots, leur beauté suffocante, allait finir par me submerger complètement.

Où étais-je? Qui étais-je? C'est comme si l'écriture d'Anne Michaels avait soudain résonné avec mon être le plus profond, tout en me mettant hors de moi. Pour ainsi dire en extase.

L'activation de la page est parfois à ce prix, d'une jouissance qui vous terrasse.

§

Au-delà de ces rencontres particulières, une autre forme de lecture est venue plus tard, nourrir ma soif de ravissement. Celle-ci, bien moins périlleuse, présente surtout l'immense avantage d'être conciliable avec deux de mes activités favorites: le vagabondage et l'association d'idées.

Car de toutes mes lectures, ces dernières sont celles de ma prédilection : comme aucune autre, elles me donnent envie de me mettre immédiatement au travail.

Elmyra Sans Ultra light c. 22/24 © Perrine Saint-Martin

La catégorie des ouvrages concernés est vaste : elle va des dictionnaires aux recueils photographiques, en passant par des biographies et des romans expérimentaux. Mais elle inclut aussi les blogs, les affiches à travers la ville, les catalogues publicitaires... Les lectures que j'en fais sont celles qu'évoque Roland Barthes dans Le Plaisir du texte :

«Être avec qui on aime et penser à autre chose : c'est ainsi que j'ai les meilleures pensées, que j'invente le mieux ce qui est nécessaire à mon travail. De même pour le texte : il produit en moi le meilleur plaisir s'il parvient à se faire écouter indirectement ; si, en le lisant, je suis entraîné à souvent lever la tête, à entendre autre chose.»

Certains auteurs l'ont bien compris, et se sont engouffrés avec bonheur dans la direction d'une écriture volontairement évasive. Leur recette ? Mêler à leur intrigue toutes ces voix qui parlent au dedans comme autour de nous, le «stream of consciousness» avec la polyphonie du monde, la prose avec la poésie, le texte courant avec d'étonnants rebondissements typographiques.

Ainsi je me délecte à suivre des auteurs comme Hélène Bessette ou Olivier Cadiot dans leurs digressions, à savourer l'écho de leurs voix familières, sans forcément les lire à chaque fois en continu. Leur liberté de ton, le rythme de leur phrasé, leur inventivité, suffisent à me stimuler pour la journée. Je me sens en terrain connu.

J'éprouve également, comme beaucoup, une fascination profonde pour James Joyce et la richesse de ses inventions polysémiques. Quand bien même je n'ai jamais réussi à me frayer un chemin praticable dans les dédales d'Ulysse ou de Finnegans Wake... Ce qui ne m'empêche pas d'y retourner prospecter à intervalles réguliers.

Je m'égare en revanche avec un plaisir infini dans les méandres typographiques de Mark Z. Danielewski, ravi, pour le coup, d'avoir pu pénétrer dans l'enceinte de sa Maison des Feuilles pour m'y laisser piéger. Ici, la mise en page est réellement au service du récit : on tourne le livre sur lui-même sur les traces du narrateur dans un escalier, tandis qu'un peu plus loin, on doit se munir d'un miroir pour déchiffrer un passage imprimé à l'envers. Et pourtant, à aucun moment, l'intrigue ne faiblit : on en reste abasourdi.

J'en demande encore ? On me parle de Zettel's Traum, d'Abend mit Goldrand du trop méconnu Arno Schmidt. Il me faut les fac-similés. Mon allemand est loin d'être à toute épreuve, mais qu'importe : Schmidt savait de toute façon que les arcanes de son œuvre resteraient inaccessibles au grand public.

La découverte de ses tapuscrits n'en est pas moins jubilatoire : sur ces formats géants se déploient à chaque page une nouvelle architecture, à chaque phrase une infinité de sens, à chaque signe des combinaisons inédites. Une œuvre ouverte et sans limite.

Disparu en 1979, sans avoir utilisé d'autres outils que sa machine à écrire et des notes à profusion, Schmidt avait la conviction que son approche «totale» du livre viendrait à se généraliser dans les prochaines décennies. Puisse l'avenir lui donner raison, et ses créations inspirer encore largement d'autres explorateurs du verbe et de la page !

Car de toutes mes lectures, ces dernières sont celles de ma prédilection : comme aucune autre, elles me donnent envie de me mettre immédiatement au travail. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ouvre rarement un livre sans avoir auprès de moi mon carnet et mon stylo... D'ailleurs je vais m'arrêter là ; il est temps que je m'active.

I. un format de 32 × 43 cm pour les fac-similés tapuscrits (chez S. Fischer Verlag, Frankfurt)